

Penser l'antisémitisme aujourd'hui

Pour la seule année 2023, la Commission nationale consultative des droits de l'homme a constaté une augmentation de 284 % de faits antisémites et une croissance, moindre mais inquiétante, des faits islamophobes (+ 29 %) et racistes en général. Deux journées d'étude organisées les 23 et 24 novembre 2024 par la LDH ont permis de débattre de ce sujet brûlant ⁽¹⁾.

Fabienne MESSICA, membre du comité national de la LDH

L'antisémitisme comme tout racisme emprunte à l'histoire des thèmes « traditionnels » tout en les agrégeant à des situations nouvelles : montée des extrêmes droites et des impérialismes dans le monde, y compris en Israël, guerre meurtrière au Proche-Orient... Un contexte qui favorise des positions très polarisées : le déni ou la minimisation, l'instrumentalisation ou la critique de l'instrumentalisation. La question des sionismes et des antisionismes et celle de l'usage même de ces termes – qu'il s'agisse d'euphémisation (quand « sioniste » est utilisé pour dire « juif »), ou, au contraire, d'assimilation systématique de la critique du sionisme à de l'antisémitisme – ajoutent à la confusion. Il n'y a pas jusqu'à la mémoire de la Shoah, convoquée par tel ou tel camp, qui ne soit impactée dans un usage indécent de l'histoire, rendant nécessaire et urgent le rappel des repères.

L'antisémitisme : une affaire politique

Le terme d'antisémitisme, créé en 1789 et attribué à Wilhelm Marr, a connu aussitôt un immense succès. Adopté comme une contre-culture, il s'est diffusé rapidement : en Allemagne, en Bulgarie, Roumanie, Pologne, Russie, Grèce, en Autriche-Hongrie, ainsi que dans la France républicaine, bien avant que ne paraissent les écrits d'Edouard Drumont (1844-1917), l'auteur de *La France juive* (1886). Il se répand dans des mouvements sociaux hétéro-

clites comme le syndicalisme, le catholicisme politique, ou encore les mouvements nationalistes, enfin, le mouvement de Berlin (1879-1882), qui essaime ensuite très largement. L'affaire Dreyfus (1894, condamnation sans preuve du capitaine Dreyfus pour espionnage, 1906, réhabilitation définitive) illustre, à travers l'opposition entre dreyfusards et antidreyfusards, les clivages profonds au sein de la société française et l'immense influence d'une presse nationaliste et antisémite.

La haine des juifs se définit alors comme non religieuse mais « politique ». Elle réunit sous un même flambeau toutes les nations, toutes les classes sociales, des croyants comme des athées : un racisme polymorphe, en rupture avec l'antijudaïsme religieux, même s'il peut en recycler de nombreux préjugés, accusant les juifs de séparatisme tout en critiquant leur intégration dans un tissu social qu'ils corrompraient ; un racisme qui a partie liée avec la mondialité : en témoigne l'immense succès des *Protocoles des Sages de Sion* ⁽²⁾, un faux créé par la police secrète du Tsar, publié en Russie en 1903, qui prête aux juifs et aux francs-maçons un plan de conquête du monde. Pièce maîtresse dans le discours antisémite d'Adolf Hitler, ils sont aujourd'hui traduits dans de nombreuses langues et largement diffusés.

Ces discours antisystème et conspirationnistes, l'idée de régénération de la nation (ou de la race) connaissent aujourd'hui une seconde vie avec les succès électoraux

de partis d'extrême droite en Europe (y compris néonazis) et l'élection de Donald Trump aux Etats-Unis. Même la délégitimation du nazisme concourt à leur succès, les créditant de « subversion » face à des discours officiels.

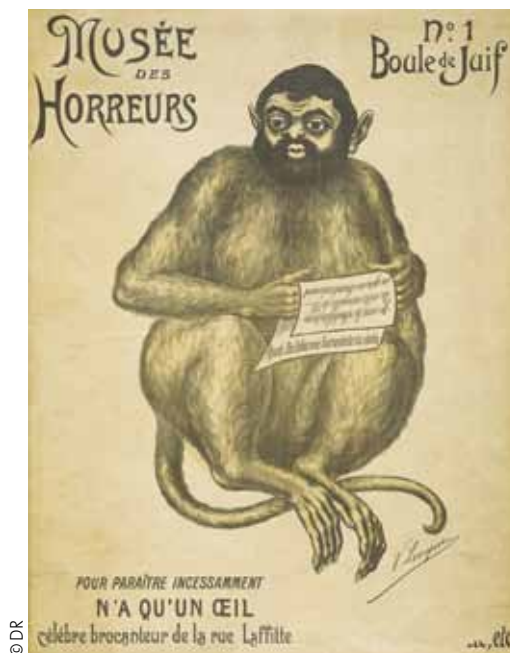
Brouillant les différences idéologiques, pouvant s'exprimer sans nommer les juifs (voir l'utilisation de la question « Qui ? », pour les désigner), l'antisémitisme apparaît comme la matrice ou le modèle de partis racistes assumant parfaitement leur haine de l'étranger, même quand ils s'emparent de valeurs de gauche.

Négationnisme et théories du complot sioniste

C'est le cas de ladite « nouvelle droite » différentialiste, qui investit des thématiques de gauche comme l'anticolonialisme, l'antisionisme, l'antimondialisme, l'anti-impérialisme américain, en agrégeant tous les « antisystèmes », en faisant des juifs les vrais « manipulateurs » et les profiteurs du système. L'alliance entre Dieudonné et Soral et certains groupes se disant décoloniaux en est l'expression politique la plus visible.

Le négationnisme ⁽³⁾, qui nie l'existence des chambres à gaz et accuse les juifs d'avoir inventé le génocide pour s'approprier la Palestine, se diffuse aussi au sein de mouvements prétendument solidaires des Palestiniens. Sans nier l'existence des chambres à gaz, un autre courant, le révisionnisme, conteste le rôle et l'import-

«L'antisémitisme comme tout racisme emprunte à l'histoire des thèmes "traditionnels" tout en les agrégeant à des situations nouvelles : montée des extrêmes droites et des impérialismes dans le monde, y compris en Israël, guerre meurtrière au Proche-Orient... Un contexte qui favorise des positions très polarisées.»



L'affaire Dreyfus a illustré les clivages profonds au sein de la société française et l'immense influence d'une presse nationaliste et antisémite. Ci-contre une affiche de V. Lenepveu (1899) caricaturant Joseph Reinach en singe. Dirigeant politique et journaliste, celui-ci fut l'un des premiers à exiger un nouveau procès pour le capitaine Dreyfus.

tance de l'extermination des juifs et des Tsiganes dans le nazisme et en particulier le fait que l'extermination soit la finalité de leur politique et non la dépossession et l'exploitation, bénéfices secondaires. Ainsi, comme l'indique Daniel Acke⁽⁴⁾, la frontière entre le négationnisme et des formes de relativisme et révisionnisme est poreuse. En témoigne, dans les années 1980, la « querelle des historiens » entre l'historien Ernst Nolte et le philosophe Jürgen Habermas. Pour Nolte et d'autres

historiens allemands, les crimes nazis ne sont pas différents des autres atrocités commises pendant la Seconde Guerre mondiale : argument identique à celui de l'ancien déporté et futur négationniste Paul Rassinier, de l'historien David Irving, de François Duprat, un des bras droits de Le Pen (tué dans une voiture piégée en 1978), de Robert Faurisson, un professeur de lettres à l'université de Lyon, dont l'un des cours s'intitule « Le journal d'Anne Frank est-il authentique ? », de Louis Darquier de Pellepoix, un des organisateurs de la rafle du Vél d'Hiv et responsable des questions juives sous Pétain qui déclare, fin 1978, dans les colonnes de *L'Express* : « A Auschwitz, on n'a gazé que les poux. » Déclaration suivie par la publication, par le journal *Le Matin* puis par *Le Monde*, d'un article de Faurisson : « Les chambres à gaz : ça n'existe pas ». Un courant de la gauche « radicale », réuni autour de Pierre Guillaume et de la librairie « La Vieille Taupe », adopte ces théories, scellant une étrange alliance entre ceux qui, par anticapitalisme, refusent de voir

dans le nazisme autre chose qu'un projet capitaliste, impérialiste et colonialiste, les antisionistes hostiles à l'existence de l'Etat d'Israël, et, enfin, l'extrême droite négationniste. L'épisode aboutira à la promulgation de la loi Gayssot le 13 juillet 1990, laquelle interdit la contestation de l'existence des crimes contre l'humanité.

L'idée de la nazification des juifs

On peut situer, dans la même veine, la rumeur largement diffusée d'une collaboration des sionistes avec les nazis : le Haavara (transfert en hébreu) est un accord passé à l'été 1933 (qui perdure jusqu'en 1939) entre l'Agence juive, les représentants du sionisme en Allemagne et le régime nazi, pour que des citoyens allemands juifs, puissent quitter l'Allemagne pour la Palestine alors que l'Angleterre, puissance mandataire en Palestine, établissait des quotas très bas pour les réfugiés juifs. Pour contourner ces quotas, il fallait payer une somme importante : or, en Allemagne, tous les biens juifs étaient spoliés. Cet accord qui a couru de 1933 à 1939 a permis de sauver des milliers de vies en rassemblant les sommes d'argent nécessaires et en « indemnisant » les Allemands. Parler de collaboration dans ce cas est particulièrement pervers. Cet épisode ne fut au demeurant jamais caché ni pas les sionistes, ni par les historiens. Dès 1951,

«La "nouvelle droite" différentialiste investit des thématiques de gauche comme l'anticolonialisme, l'antisionisme, l'antimondialisme, l'anti-impérialisme américain, en agrégeant tous les "antisystèmes", en faisant des juifs les vrais "manipulateurs" et les profiteurs du système.»

(1) Les vidéos de ces journées sur consultables sur www.ldh-france.org/journees-penser-lantisemitisme-aujourd-hui-et-le-combattre.

(2) Le britannique David Icke, se défendant d'antisémitisme, déclare que les *Protocoles des Sages de Sion*, qui inspirent certains de ses ouvrages, témoignent non d'un complot juif mais d'un « complot reptilien ». En 1991, le théoricien du complot Milton William Cooper republie *Les Protocoles* dans son ouvrage intitulé *Behold a Pale Horse*, où il accuse les Illuminati, sorte de signe pour désigner les juifs sans les nommer, de vouloir établir un nouvel ordre mondial. En 2011, le conspirationniste chrétien New Age et antisémite Texe Marrs publie une édition des *Protocoles* avec des notes additionnelles par l'hitlérien américain Henry Ford.

(3) Terme créé en 1987 par Henry Rousso pour le distinguer du révisionnisme. Le révisionnisme a trois significations : ce peut être un relativisme qui conteste la finalité génocidaire, et en cela il est proche du négationnisme qui nie l'existence des chambres à gaz. Ce peut être une révision de l'histoire en fonction d'éléments nouveaux. Enfin, le terme est utilisé pour disqualifier les historiens des régimes communistes qui en dénoncent les crimes.

(4) Daniel Acke, « Révisionnisme et négationnisme », in *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 122 | 2016, p. 53-63 (<http://journals.openedition.org/temoigner/4125>; DOI: <https://doi.org/10.4000/temoigner.4125>).

**« Face à la volonté d'opposer les racismes
et de les mettre en concurrence, il nous faut tenir
une ligne de crête : tous les racismes sont solidaires
et l'antiracisme est indivisible. »**

Léon Poliakov parle de cet accord dans le *Bréviaire de la haine*⁽⁵⁾. Mais ce thème de la « complicité » des juifs avec leur propre génocide est repris quand, en 1961, au moment du procès Eichmann, les soviétiques accusent le gouvernement israélien d'utiliser ledit procès pour masquer la collusion entre des sionistes et des nazis. C'est que, dès les années 1960, l'URSS et ses alliés à l'Est mènent une politique d'un antisémitisme virulent avec des purges à tous les niveaux dans le parti, les entreprises, la culture, en accusant des juifs de « sionisme ». Le terme sioniste vient ici remplacer le mot « juif ».

En 1963, le livre d'Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, composé de cinq articles publiés par *The New Yorker* pendant le procès d'Eichmann, conforte indirectement la thèse d'une collaboration juive avec les nazis et contribue à relativiser la portée du génocide tout en attribuant, au moins indirectement, la responsabilité aux victimes. « Toute la vérité, écrit-elle, c'est que, si le peuple juif avait vraiment été désorganisé et sans chefs, le chaos aurait régné, et beaucoup de misère aussi, mais le nombre des victimes n'aurait pas atteint quatre et demi à six millions... » Avner Lahav, traducteur et journaliste, s'interroge : « Par-delà l'effronterie intellectuelle et la gratuité de l'argumentation, sur quel terrain Hannah Arendt combat-elle ? Celui des chiffres peut-être ? [...] Une analogie a contrario vient alors à l'esprit : les Arméniens avaient-ils des Conseils ? Ont-ils « collaboré » avec l'Ottoman sanguinaire pour être aussi radicalement assassinés ? [...] Comment peut-on étayer une « thèse » de façon aussi douteuse ? »⁽⁶⁾

Les juifs, des « victimes privilégiées » ?

Pour les Indigènes de la République et une partie du milieu décolonial, les juifs sont des « victimes privilégiées », bénéficiaires d'un « philosémitisme d'Etat ». Cette accusation fait des juifs, selon le préjugé antisémite le plus banal, des « profiteurs » : le



Les « Protocoles des Sages de Sion » est un faux créé par la police secrète du Tsar, publié en Russie en 1903 (ci-dessus une édition en 1912), qui prête aux juifs et aux francs-maçons un plan de conquête du monde. Pièce maîtresse dans le discours antisémite d'Adolf Hitler, ils sont aujourd'hui traduits dans de nombreuses langues et largement diffusés.

(5) Léon Poliakov, *Bréviaire de la haine : Le III^e Reich et les Juifs*, éd. Calmann-Lévy, 1^{er} juin 1951.

(6) Avner Lahav, « Un douteux rapport. Hannah Arendt, Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal », in *Revue d'histoire de la Shoah*, 2008/2 (n° 189), p. 589-626.

(7) Enzo Traverso, in Sylvie Laurent, Thierry Leclère (dir.), *De quelle couleur sont les blancs ? Des « petits Blancs » des colonies au « racisme anti-Blancs »*, Cahiers libres, La Découverte, 2013.

(8) Voir sa tribune parue dans *Libération* le 13 mai 2013.

(9) Créée en 1998 dans le but de garantir une approche uniforme du travail de mémoire, de l'éducation et de la recherche sur l'Holocauste, l'IHRA (International Holocaust Remembrance Alliance) portait encore, en 2013, le nom de Task Force for international Cooperation on Holocaust Education, Remembrance and Research (ITF). En 2021, elle compte trente-cinq Etats membres ainsi qu'un Etat partenaire et huit Etats ayant un statut d'observateur.

philosémitisme fait référence initialement non à l'Etat, mais à un courant chrétien prônant la conversion des juifs plutôt que leur destruction. Le « privilège juif » vient ici « blanchiser » les juifs (en référence au « privilège blanc ») et la notion d'Etat fait référence à la situation de « protégés » et au thème des juifs de cour. Comme le montre Sylvie Laurent, il s'agit là d'une manipulation de l'histoire : « *Fort nombreuses sont les « affinités électives » qui, historiquement, rapprochent les juifs et les Noirs, comme en témoigne un lexique commun : ghetto, exclusion, racisme, « haine de soi » assimilation, diaspora, nationalisme, séparatisme... Elles découlent d'un même stigmate. Pendant longtemps, les juifs n'ont pas été blancs ; ils étaient plutôt perçus comme une minorité « de couleur » des parents proches des Noirs. [...] La « noirceur » des juifs était tout particulièrement reconnaissable à leur nez, marqueur de l'intrus. Une fois entrés au sein de la race noble, grâce à l'Emancipation qui les a sortis du ghetto et en a fait des citoyens à part entière, ils auraient commencé à la ronger de l'intérieur, à la corrompre, en devenant un fac-teur puissant et dangereux de dégénération. Les juifs étaient vus comme des êtres noirs qui auraient transgressé les frontières raciales.* »⁽⁷⁾

Sionismes, antisionismes : refuser les amalgames

En 2013, Avraham Yehoshua tente une définition⁽⁸⁾ la plus sobre possible du sionisme : le sionisme, c'est le soutien à la création et à l'existence d'un Etat juif. Pour lui, le sionisme n'est pas une idéologie mais « juste une très large plateforme de différentes idéologies, parfois même antagonistes ».

Pour autant, la définition de l'antisémitisme par l'IHRA (Alliance internationale pour la mémoire de l'Holocauste)⁽⁹⁾ participe de toute évidence à la confusion et, en criminalisant une opinion politique, l'antisémitisme, produit ce qu'elle prétend combattre et alimente la théorie du « philosémitisme d'Etat ». Surtout, elle témoigne d'une instrumentalisation de l'antisémitisme, laquelle alimente au demeurant le déni ou la relativisation de ce racisme dans un cercle vicieux sans fin. Face à la volonté d'opposer les racismes et de les mettre en concurrence, il nous faut tenir une ligne de crête : tous les racismes sont solidaires et l'antiracisme est indivisible. ●